

## Standing ovation pour le Duke Orchestra

Collège des Bernardins, Paris (75), le 6 juin 2011.

*Le big band du CNSMDP: Vincent Échard, Thomas Mayade, Gabriel Levasseur (trompette), Kasper Sarikoski, Raphaël Reiter, Aloïs Benoît (trombone), Esteban Pinto-Gondim (clarinette, sax alto), Geoffroy Gesser (clarinette sax alto), Jon Boutellier (saxes), Yannick Benoît (sax baryton), Matthieu Naulleau (piano), non identifié (guitare électrique), Alexandre Perrot (contrebasse), Roland Merlinc (batterie), François Théberge (direction)*

*Duke Orchestra: Franck Delpout, François Biensan, Franck Guicherd, Richard Blanchet (trompettes), Jean-Louis Damant, Fidel Fourneyron, Guy Arbion (trombones), Didier Desbois (sax alto), Aurélie Tropez (sax alto, clarinette), Fred Couderc (sax ténor, saxello), Nicolas Montier (sax ténor), Philippe Chagne (sax baryton), Philippe Milanta (piano), Bruno Rousselet (contrebasse), Julie Saury (batterie), Laurent Mignard (direction).*

Standing ovation, donc. C'était hier, 6 juin. Afin de tenir un planning impitoyable, je m'étais promis de résister à tout appel de la musique vivante jusqu'au prochain bouclage. Mais voilà que des résultats d'analyse me révélaient un taux de PSA inexorablement croissant, mais un taux de cholestérol revenu à un niveau fort raisonnable. L'un dans l'autre ça s'arrosait. Et je ne trouvais mieux pour fêter ça que le répertoire des années 20-40 de Duke Ellington : zéro cholestérol et une prostate légère comme un gros ballon bondissant indéfiniment vers des sphères d'où elle nargue les lois de la médecine. Enfin, je ne résistais pas à l'appel du tigre feulant du fond de la jungle ellingtonienne tramée de blues et de grilles de Tiger Rag (Hot and Bothered, Braggin' in Brass).

Première partie, les jeunes chatons de la classe de jazz du Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris. C'est ainsi qu'ils nous sont apparus dans un répertoire allant de 1928 à 1938, légèrement apeurés, livrés sans répétition récente (...) Beau travail d'ensemble sur le son (...) Au fur et à mesure qu'avance le programme, on s'échauffe, on prend de l'assurance, quelques uns tirent leur épingle du jeu, tel le saxophoniste Jon Boutellier, mais surtout les cuivres : Vincent Échard et Thomas Mayade (trompettes), Aloïs Benoît et Kasper Sarikoski (trombones), je suis peut-être injuste avec les autres... Et lorsque François Théberge annonce les formidables pétarades de Braggin' in Brass, ce ne sont plus des chatons, mais de jeunes tigrons qui bondissent sur la partition et ses fameux hoquets de trombones avec une puissance et une agressivité un peu pataude (mais les trombones d'Ellington sur cette partition injouable l'étaient presque eux-mêmes). Final avec Daybreak Express à grands coups de sifflet et à toute vapeur après que le public ait embarqué avec ses provisions, partageant cuisses de poulet et régales de gros rouge en riant aux éclats dans les compartiments d'un train que nos jeunes gens font dévaler comme de montagnes russes. Claude Carrière salue chaleureusement la performance, reproche au public d'avoir manqué d'encouragement, rappelle que, en l'absence de partitions, tous les morceaux de la soirée – y compris ceux du Duke Orchestra – ont été relevés à la main à l'écoute des disques. Ce sont 4 élèves du CNSM qui ont relevé les quatre parties de la suite Reminiscing in Tempo dont Clodomir l'ellingtonien nous dit combien il est ému d'avoir redécouvert cette œuvre qu'il n'avait jamais entendue jouée par son compositeur.

Mais voici les grands fauves du Duke Orchestra dont un nouveau tromboniste déjà signalé lors du concert de l'Alhambra, Fidel Fourneyron désormais totalement chez lui dans une section où il imprime profondément sa marque, après son chef évidemment, Jean-Louis Damant. Et pour ceux qui voudraient se montrer plus sévère que je l'ai été ci-dessus (ça fait partie de l'apprentissage, ils n'ont pas fini d'en voir), hé bien Fidel Fourneyron... l'an dernier, il jouait Ellington, dans le big band du CNSM, avec un effectif différent de celui de cette année, qui avait fortement impressionné les connaisseurs. Comme quoi, il ne faut pas parler trop vite.

C'est Julie Saury qui donne le ton, avec une autorité et une musicalité qui manquait totalement au batteur de la première partie, dans un esprit d'ailleurs plus Sam Woodyard que Sonny Greer dans ce répertoire commencé par deux titres de 1938 (Old King Dooji et I Let a Song) puis qui s'installera jusqu'au dernier titre parmi les chefs d'œuvre de 1940. J'aurais voulu avoir le temps et le talent de vous raconter dans le détail avec des images dignes de celles que font surgir cette musique durant l'exécution de laquelle on vit sortir de la rosace de fond de scène du grand auditorium des Bernardins lions, panthères, pumas, éléphants, phacochères et grand orignal (car l'Afrique d'Ellington n'a pas de frontière) se frayant passage parmi une jungle proliférante et survolée de harpies, de frégates, de milans cardinaux à ailerons bleutés, de brakmars volants à œil jaune et d'une escadrille de sirènes hottentotes égarées. On entendait au loin le trépignement des Bernardins affolés de bonheurs barbares. Nous traversâmes ce set comme un rêve éveillé où nous entretenait le babil ellingtonien d'un Laurent Mignard qui semble formé tout à la fois dans quelque école d'intendance et à l'école du cirque, section Monsieur Loyal et clown blanc. Bientôt, ce dernier nous annonça qu'il n'y aurait pas de rappel... mais un bonus, sous la forme d'un complet troisième set rendu nécessaire par la présence d'une technique de tournage qui en voulait pour son déplacement.

Nous revoilà donc, comme au club, à 23h30, repartis pour un nouveau programme, celui-là plus coutumier du Duke Orchestra, celui des années 50-60, avec un grand numéro à la Satchmo par Franck Delpeut, premier trompette soudain invité à sortir du bois pour un très crédible Portrait of Louis Armstrong, un autre numéro mais de charme celui-ci, par Philippe Chagne et son gros instrument, les moiteurs à la Hodges de Didier Desbois qui mirent une fois de plus l'assistance en émoi sur Girls, un prodigieux exercice de démarquage du cubisme pianistique ellingtonien par Philippe Milanta qui résout une passionnante équation où abnégation = affirmation de soi. C'est lui qui introduit Cotton Tail en parfaite complicité avec Bruno Rousselet (formidable dans le set précédent sur Jack the Bear, mais à vrai dire toute le temps) et bientôt les deux ténors sont lâchés pour un furieux contest que Frédéric Couderc attaque le saxello sous le bras... Et le voici qui l'embouche dans le pont comme en réponse à son ténor. Mais c'est bientôt, une véritable section qui chorus, car ce sont les deux instruments qu'il embouche simultanément pour un grand numéro à la Roland Kirk. Ce qui a le dont d'exciter le Ben Webster de service en la personne de Nicolas Montier. J'aime autant vous dire que ça barde jusqu'à la coda. Il faut tout le charme d'Aurélie Tropez dans Bluebird of Delhi pour remettre un peu de tendresse dans tout ça, encore qu'il faille signaler un touche de vivacité qu'elle ajoute à l'original et qui n'est que l'une des manifestations de la fougue avec laquelle elle sait faire couler sur le bâton de réglisse tant de citron acide que de miel. Dans The Old Circus Train Turn-Around, Didier Desbois révèle le versant rhythm and blues de Hodges qu'il emmène presque du côté d'Earl Bostic. Puis vient peut-être le clou de la soirée, Go Go, partition inachevée découverte par Laurent Mignard à Washington, extraite de la suite pour le château de Goutelas et sur laquelle il s'est livré à un travail d'imagination qui l'entraîne au-delà, du côté de Gil Evans et Charles Mingus avec de merveilleuses combinaisons flûte/clarinette et un solo de flûte intemporel de Frédéric Couderc. Quoi d'autre encore... j'en oublie. Peu avant une heure du matin la trompette de François Biensan a rugi et je me suis surpris face à la gueule grande ouverte d'un lion de Barbarie qui m'a englouti.

Je me suis réveillé dans ma chambre de bonne du boulevard Raspail sous le bâillement gigantesque de Sigmund le chat posté sur son étagère et d'où s'écoulait le dernier filet d'une bave dont j'étais tout englué. Il avait eu la délicatesse d'ouvrir et d'allumer mon ordinateur. Il ne me restait plus qu'à chroniquer les souvenirs de la nuit.

Franck Bergerot

*On retrouvera le Duke Orchestra cet été le 3 juillet à Ivry-sur-Seine (Parc des Cormailles... Entrée libre), le 5 à Jazz à Vienne pour une historique Battle Royal – Duke Ellington vs. Count Basie qui le verra affronter le big band de Michel Pastre, le 15 à Le Vigan, le 16 à Toulouges, le 17 à Saint-Raphaël, le 18 au Gruissan, puis en août encore le 18 à Ramatuelle. Laissez-vous engloutir.*